

Introduction

Pourquoi revenir à la philosophie de Jaurès ? Depuis André Robinet et son *Jaurès ou l'unité de l'être*, l'« arrière-pensée » de Jaurès qui inspire son action politique a été prise au sérieux. Plusieurs ouvrages ces dernières années ont abordé la question du lien entre la philosophie et l'action de Jaurès. De *Jean Jaurès et la religion du socialisme*¹ de Vincent Peillon à la thèse de Bruno Antonini sur *État et socialisme chez Jean Jaurès*², et plus récemment le *Jaurès prophète* d'Éric Vinson et Sophie Viguiier-Vinson³, l'intérêt de relire Jaurès en regard de sa propre thèse sur *La réalité du monde sensible*⁴ se révèle pertinent et éclaire la vision politique singulière que porte Jaurès.

En reprenant le fil interrompu de mes précédents travaux (*Métaphores et vision dans l'œuvre de Jean Jaurès*⁵ ; *Jaurès écrivain*⁶) et d'une communication devant l'assemblée générale de

1. Vincent Peillon, *Jean Jaurès et la religion du socialisme*, Grasset, 2000. Nous ne précisons le lieu d'édition que quand il s'agit d'une autre ville que Paris.

2. L'Harmattan, 2004.

3. *Jaurès le prophète. Mystique et politique d'un combattant républicain*, Albin Michel, 2014.

4. Les thèses sont publiées en 1891, selon l'usage de l'époque, avant la soutenance conférant à Jaurès le grade de docteur en date du 5 février 1892.

5. Camille Grousselas, thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris VIII, 1981.

6. *Id.*, *Jaurès écrivain*, Érasme, 1990.

la Société d'études jaurésiennes sur « la notion de sensible⁷ », je poursuis la lecture de Jaurès au prisme de son écriture marquée par cette liaison ininterrompue du sensible – en référence à sa philosophie première – et du socialisme.

Il s'agira ici de donner un fondement à l'idée que la métaphysique de Jaurès est présente dans ses actes et dans ses paroles. Elle inspire et guide son action. Cette métaphysique, Jaurès l'a élaborée dans sa thèse principale pour le doctorat. Elle vise à montrer jusqu'à quelle profondeur le monde est réel, et met en lumière la notion de « sensible » qui relie notre être à l'Être, autrement dit, à « Dieu ». Dieu et le monde sont bel et bien au cœur de cette pensée, originale. Elle n'a probablement jamais quitté l'homme politique et le militant socialiste. Jaurès rappelle le 21 janvier 1910 à la Chambre des députés que l'idée de Dieu lui reste présente : « J'ai, il y a vingt ans, écrit sur la nature et Dieu, sur leurs rapports, et sur le sens religieux du monde et de la vie, un livre dont je ne désavoue pas une ligne et qui est resté la substance de ma pensée. »

Cette philosophie de départ qu'on pourrait qualifier, à juste titre, d'« ontologie du sensible⁸ » comme l'écrit Bruno Antonini, est une métaphysique qui résonnera jusqu'à la dernière heure. Il convient de souligner qu'en 1891, Jaurès a déjà un pied dans la vie politique. Certes, il fait encore fonction de maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, où il est chargé du cours de philosophie, mais il est surtout adjoint au maire chargé de l'instruction publique et a déjà quatre ans d'expérience à la Chambre des députés.

Les idées développées dans sa thèse principale, *La réalité du monde sensible*, Jaurès y tient, et y restera fidèle. Il fait d'ailleurs rééditer sa thèse en 1902 chez l'éditeur Félix Alcan. Et en novembre 1910, dans *L'Armée nouvelle*, il écrit : « Après tout, j'ai sur le monde, si cruellement ambigu, une arrière-pensée

7. *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, n° 87, octobre-décembre 1982.

8. Bruno Antonini, *État et socialisme chez Jean Jaurès*, op. cit.

sans laquelle la vie de l'esprit me semblerait à peine tolérable à la race humaine⁹. » Cette phrase ne s'éclaire qu'à la lumière de la philosophie première de Jaurès. Pour en rendre compte le plus fidèlement possible et pour montrer ses répercussions dans l'évolution de sa pensée et de son action politiques, je prendrai appui sur la conception de l'espace, exposée au chapitre VI de la thèse « principale » de 1891, *La réalité du monde sensible*¹⁰.

Pourquoi l'espace ?

J'ai déjà souligné dans ce que j'ai appelé la *notion de sensible* l'approche quasi phénoménologique que Jaurès fait du « sentir » et de la sensation. Dans cet attachement à la sensation des accents, Jaurès semble davantage se rattacher à Merleau-Ponty qu'à Bergson¹¹.

La thèse de Jaurès prend en effet le contre-pied de la thèse de Bergson, son camarade de l'École normale, sur *Les données immédiates de la conscience*, soutenue en 1889. Dans son chapitre intitulé « De l'espace », Jaurès concentre tous les acquis de la démonstration développée dans les chapitres précédents et ouvre les deux derniers chapitres qui clôturent le livre : « De l'infini » et « Conscience et réalité ». C'est pour cette raison que j'ai choisi de m'appuyer essentiellement sur ce chapitre.

À la fin du chapitre consacré à l'analyse de l'espace, on pourrait considérer que la démonstration de la réalité du monde est quasi achevée : une fois l'espace décrit comme sortant du giron de l'Être, la boucle est bouclée, et Jaurès a établi les bases de sa métaphysique. Les deux derniers chapitres sur l'infini et sur la conscience et le réel n'en sont qu'une extension. Ils en tirent les

9. *L'Armée nouvelle*, Éditions sociales, 1977 p. 296, et *Œuvres*, Fayard, tome 13, 2012, p. 372.

10. Nos travaux précédents s'appuient sur l'édition de 1902 chez Alcan ; toutes les références de la thèse citées ici figurent dans le tome 3 des *Œuvres de Jean Jaurès* : « *Philosopher à trente ans* », édition établie par Annick Taburet-Wajngart. Nous désignons désormais la thèse sur *La réalité du monde sensible* par le sigle RMS.

11. « Jaurès et Merleau-Ponty », *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, n° 105 (avril-juin 1987). La divergence de Jaurès avec Bergson porte sur l'analyse de la quantité et de la qualité.

conséquences et permettent à Jaurès de laisser libre cours à sa pensée la plus personnelle, d'affirmer sa conviction intime, en livrant sa propre conception de l'infini et de Dieu. Le dernier chapitre s'achève ainsi en une véritable apothéose où un lecteur du Père Teilhard de Chardin pourrait, respectant certaines limites¹² qui seront exposées plus loin, trouver des idées comme des formules qui pourraient attester de convergences de pensée. Ce court chapitre permet aussi à Jaurès de lever une dernière objection contre l'idéalisme subjectif et de bien préciser sa conception de la réalité. Il y explique qu'il a pris le chemin inverse de celui de Descartes qui s'est servi « de son moi pour démontrer Dieu et la réalité du monde ». Mais Jaurès se garde bien « de railler l'équivoque » que l'auteur des *Méditations*, qu'il appelle « Maître », établit, selon lui, entre le moi et Dieu, car « elle est la vérité elle-même¹³ ».

Cet aspect de la pensée jaurésienne a été longtemps occulté et ignoré jusqu'à la découverte d'une copie dactylographiée de l'été 1891 par Michel Launay qui l'intitule « la question religieuse et le socialisme¹⁴ » et la publie en 1959. Cela n'avait cependant pas échappé à des penseurs chrétiens comme Jacques Maritain, qui écrivait à Péguy qu'il « aimait Jaurès », ou comme après lui Claude Tresmontant¹⁵, lequel, à la lecture de

12. Comme on le verra, Jaurès se sépare de la théologie chrétienne sur un point fondamental, le Christ ne pouvant être considéré comme Dieu ; car pour Jaurès, Dieu ne peut être circonscrit dans un point particulier de l'espace et du temps. En revanche, l'idée de Dieu « en devenir » est soutenable.

13. *RMS*, p. 355, tome 3 des *Œuvres de Jean Jaurès*, Fayard, 2000.

14. Un manuscrit intégral écrit de la main de Jaurès est découvert en 1985 et publié dans le tome 2 des *Œuvres de Jean Jaurès, Le passage au socialisme* (2011). Ce texte, sur lequel je reviendrai, est contemporain de sa thèse et de plusieurs articles sur le fait religieux et l'Église catholique qui sont présentés dans ce même volume.

15. Florian Michel, « Jacques Maritain jaurésien ? Une jeunesse entre révolution et socialisme démocratique », *Cahiers Jaurès*, n° 204, avril-juin 2012, et Claude Tresmontant, « La religion de Jaurès », *Esprit*, décembre 1960.

ce document, avouait qu'il fallait s'intéresser à ce socialiste singulier.

Pour une étude environnementale de cette production des années 1889 à 1891 où s'élabore la pensée métaphysique de Jaurès, sa vision singulière du monde et de la conscience – et ce afin d'éviter certaines projections que le lecteur d'aujourd'hui pourrait être tenté de faire –, le lecteur pourra se reporter pour un panorama plus complet à l'introduction à la philosophie de Jaurès que propose Annick Taburet-Wajngart¹⁶. Le milieu universitaire régnant à la Sorbonne, l'influence de Boutroux, la résonance de l'éclectisme d'un Victor Cousin, ou encore la percée d'un certain spiritualisme, peuvent expliquer certaines références; mais pour une part seulement, car Jaurès choisit. C'est ainsi par exemple qu'il exhume Maine de Biran pour exploiter son analyse de l'effort musculaire et de la vie intérieure. Schelling résonne également dans les concepts d'infini, de puissance, d'acte, d'unité, et peut-être davantage qu'Aristote auquel Jaurès se réfère pourtant et sur lequel il prend appui. La philosophie grecque est présente avec Démocrite et les Éléates bien sûr, mais c'est Plotin qui, pour n'être cité qu'une seule fois dans sa thèse, représente pour Jaurès un éclaircisseur dans la compréhension de la procession de l'être. Nul doute que la troisième des *Ennéades* n'ait été une source de méditation pour Jaurès. Descartes, Spinoza, Leibniz et Kant sont les principaux philosophes avec qui il entretient une familiarité et dont il discute les options, avec une attention et une filiation à Descartes plus profonde qu'il n'y paraît.

Il convient, en complément de ces auteurs, d'ajouter que Jaurès a déjà une connaissance approfondie des utopistes. Si certaines phrases de Jaurès peuvent faire penser au lyrisme de Teilhard de Chardin, elles peuvent aussi évoquer Fourier, l'auteur du *Nouveau monde amoureux*, qui dans les *généralités sur*

16. Avant-propos du tome 3 des *Œuvres, Philosophe à trente ans*.

*l'équilibre en composé*¹⁷ parle de « l'homme sphérique », autrement dit de « l'humanité industrielle », considérée comme corps unitaire entourant le globe. Fourier a ainsi pu écrire que « L'homme est plus grand que la planète, conditionnellement, c'est-à-dire dans le cas prochain où il ne formera qu'un corps unitaire et associé par tous les temps, corps qui sera à la planète matérielle ce qu'est à une pomme la peau qui l'enveloppe, à un œuf la coque dont il est entouré. »

Il n'empêche, la dimension spirituelle est bien présente chez Jaurès dans la marche vers la justice comme une perspective cosmique de l'humanité « pour que la terre soit dans l'espace un joyau de lumière, de force et de douceur¹⁸ ». Le but de l'humanité, écrira-t-il en 1905, est de « réaliser la justice dans l'habitude même et la familiarité de la vie. » Pour Jaurès « toute la vie humaine est fondée sur le travail, c'est donc la faire pénétrer jusqu'au tréfonds de la vie » ; il regrette que « les soucis d'orgueil qui excèdent les forces de l'individu [...] lui retirent toute communication aisée et joyeuse avec l'univers et avec la vie », car l'homme est « ouvrier de l'univers¹⁹ ».

C'est que pour Jaurès, « tout acte de bonté est une intuition du vrai, tout effort vers la justice est une prise de possession de Dieu », comme il l'écrivait en 1891 dans le texte contemporain de la thèse découvert en 1959 par Michel Launay et plus connu sous le titre *la question religieuse et le socialisme*²⁰.

Avant de pouvoir proposer dans cette optique une lecture de Jaurès révélant la dimension spirituelle qui accompagne ses actes et ses paroles, il faut éclairer ce que recèle cette « arrière-pensée », selon l'heureuse expression reprise par Henri

17. Citation tirée de la *Publications des manuscrits* par Sarane Alexandrian dans le *Socialisme romantique*, Le Seuil, 1979.

18. *Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1898.

19. « Idéalisme socialiste », *L'Humanité*, 13 août 1905, repris dans le tome 17 des *Œuvres, Le pluralisme culturel*, Fayard, 2014.

20. Le texte intégral manuscrit de la main de Jaurès est publié p. 704 dans le tome 2 des *Œuvres* sous le titre *La question sociale, l'injustice du capitalisme et la révolution religieuse*, Fayard, 2011.

Guillemin²¹. Cette pensée-là sera pour Jaurès une promesse d'action.

À partir de l'idée d'espace, je prends ici le parti de présenter le cœur de ce qui est la conviction intime de Jaurès, à laquelle, à mon sens, il restera fidèle, alors qu'il évoluera dans ses vues sur la pratique de l'action socialiste, sur les stratégies à mettre en œuvre et sur les alliances politiques. La vision profonde sur le monde, en dépit des heures sombres ne changera pas. Si devant les lycéens d'Albi, il a pu dire : « L'humanité est maudite si pour faire preuve de courage elle est condamnée à tuer éternellement » (30 juillet 1903), Jaurès n'a de cesse, dans son for intérieur, de garder foi en l'Homme et au devenir de l'humanité.

Et je voudrais aussi par là montrer combien Jaurès fait dans son action quotidienne œuvre de « spiritualité réelle et concrète ». En effet, dès 1887, dans *La Dépêche* de Toulouse du 29 octobre, il associe « le souffle grandissant de l'esprit et le souffle grandissant de la justice²² ». Et quand, dans le fameux discours qu'il prononcera lors des séances des 21 et 24 janvier 1910 à la Chambre des députés, il assigne un but à la politique, c'est à cette source métaphysique qu'il puise afin d'en faire « une force qui va », pour reprendre les mots de Victor Hugo. C'est ainsi que du haut de la tribune de la Chambre il peut s'écrier :

Je dis que fabriquer, que produire, que créer une société où toutes les personnes auraient un droit certain et, par la certi-

21. Henri Guillemin, *L'arrière-pensée de Jaurès*, Gallimard, 1966.

22. « Quand le souffle de l'esprit s'est une fois levé, il ne tombe pas, il fait bruire de plus en plus les âmes, comme une feuillée, et qu'est-ce autre chose que le souffle grandissant de l'esprit sinon un souffle grandissant de justice ? » Voir l'intégralité de l'article intitulé « L'âme humaine » où il écrit que « la puissance de la civilisation humaine tient en un enfant » et que l'homme « aspire à corriger la nature par la justice, à ordonner les choses et les êtres sous une loi souveraine d'harmonie et de tendresse, et les ambitions infinies de son âme attestent que l'univers dont il sort, tient dans ses profondeurs à une racine divine. » *Cœuvres de Jean Jaurès, Les années de jeunesse*, tome I, p. 252 à 254.

tude de la garantie sociale, seraient harmonisées les unes avec les autres, c'est faire œuvre de spiritualité profonde, non pas de spiritualité abstraite, factice, détachée, mais de spiritualité réelle et concrète qui s'empare de tous les éléments du monde naturel pour les transfigurer.

Ainsi, la spiritualité n'est pas pour Jaurès un vain mot. Elle est au cœur de son action. Elle l'inspire et justifie l'engagement de sa vie. Le 10 août 1882, il écrivait de façon significative à Charles Salomon, son confident et ami israélite depuis l'École de la rue d'Ulm :

J'ai été pris d'une recrudescence philosophique [...], la politique n'est qu'ajournée ; quand j'aurai touché le fond de l'univers, il faudra bien revenir à la surface très mêlée et très agitée [...]. Je t'avouerai [...] que tout cela²³ au lieu de m'éloigner de la politique m'y engage au contraire²⁴.

Cette confiance de jeunesse est révélatrice de l'attitude de Jaurès : elle pose la nécessité d'une méditation sur le monde avant d'entreprendre une action. Mais une fois la compréhension métaphysique de l'homme et du monde acquise, la contemplation et l'action ne feront plus qu'un.

23. Jaurès se plaint du « spectacle affligeant » qu'il découvre à la Chambre des députés.

24. *Ceuvres*, tome I, Fayard, 2009, p. 95-96.